

Entre l'urgence de dire et le dut désir de durer

Francine Bordeleau

Number 20, October–November 1985

Jeunes écrivain(e)s : Post ou Néo?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20352ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bordeleau, F. (1985). Entre l'urgence de dire et le dut désir de durer. *Nuit blanche*, (20), 46–47.

Entre l'urgence

de dire



n l'a maintes fois constaté: alors qu'en Europe, à moins d'être un «yuppie» de la philosophie ou de l'histoire comme Bernard-Henri Lévy et André Glucksmann, l'on publie rarement sa première oeuvre avant l'âge de trente-cinq ans, l'écrivain québécois, pour peu qu'il soit quadragénaire, a censément une production imposante à son actif. Aux yeux de ses compatriotes, sa carrière a atteint un âge quasiment canonique. Les jeunes de moins de trente ans auraient-ils donc trouvé, dans la littérature, un lieu à investir, sinon à envahir?

La réponse est, d'évidence, positive. Ceux qui trouvent encore à dénoncer le manque de visibilité des jeunes écrivains ne montrent ainsi que leur méconnaissance profonde du milieu. Dans un marché aussi restreint que le nôtre, l'appareil favorisant l'idée d'une venue précoce à l'écriture s'est bien mis en place: prix consacrant la relève en roman (Robert-Cliche) et en poésie (Octave-Crémazie), prix Émile-Nelligan (pour «l'ensemble de l'oeuvre» d'un poète de moins de trente-cinq ans, comme quoi l'adage du ridicule qui ne tue pas ne doit surtout pas disparaître), le prix de nouvelles de Radio-Canada, etc. D'autre part, un nombre imposant de revues, malgré qu'elles soient largement subventionnées et/ou qu'elles fassent à peine leurs frais, ouvrent à la «jeune écriture» les voies ardues de la publication.

On aurait donc tort, sous prétexte que les jeunes ont un avenir économique plus qu'incertain, d'imaginer qu'un complot mondial les empêche de rendre publiques leurs géniales créations. On aurait également tort de voir, dans les lieux qui publicisent cette écriture, des temples de l'élitisme, voire du favoritisme: leur multiplicité assure sans contredit aux écrivains de tout poil et de tout acabit des pages et des pages d'épanchement.

Pour cette écriture, le problème ne se situe donc pas du côté de la publication. C'est en termes pragmatiques que l'on doit poser la question et y répondre. Pourquoi ces jeunes sont-ils si peu lus, moins encore que les «ténors»? Parce qu'ils sont trop nombreux, continuant de saturer un marché qui, si la tangente continue, comptera un écrivain pour cinquante habitants; parce qu'ils

empruntent en très grande majorité la voie peu commercialisable de la poésie; parce qu'enfin les thématiques elles-mêmes sont souvent déficientes. Derrière de pathétiques recherches formelles souvent dépassées, le sens est presque moribond. Aussi pourra-t-on constater dans cette écriture un curieux mélange de vieillissement prématuré et de manque flagrant de maturité.

Un poème à ma mère

C'est que même si tous n'arrivent pas à l'écriture de la même manière (entendre: avec les mêmes acquis), les motivations, procédant d'un mythe inventé par on ne sait trop qui, se ressemblent. Qu'est-ce qui, chez les jeunes, justifie le passage à l'acte?

Dans un premier groupe, où l'on croit que tout le monde a quelque chose à dire, l'important est d'*exprimer*. Alors avec toute la candeur du monde (dessiner ici deux yeux bleus immenses et humides dans un visage d'ange), on exprime en effet: la profondeur du moi, son être intime, ses désirs secrets, ses angoisses métaphysiques, sa dernière cuite, tout y passe. Bref, le sujet s'investit dans le texte avec une âpreté peu commune. Si, auparavant, de lancer un laconique «j'écris» en réponse à la question que l'on sait suscitait l'admiration chez d'aucuns, ces derniers ont maintenant décidé qu'il n'existe pas d'art plus démocratique que l'écriture, son exercice ne nécessitant que crayons et papiers. Or l'on ne mythifie pas l'écriture de croire qu'elle est réservée à un nombre restreint d'individus, mais de se persuader que n'importe qui peut la produire. On avouera cependant, pour peu que l'on soit honnête, que cette «écriture de la rue» ressemble fort au réalisme socialiste: maladroite dans sa formulation et ennuyeuse dans son fondement.

Les déterminismes du sexe

Le deuxième groupe de jeunes écrivains est issu, comme il se doit, de l'Université. En plus de posséder les plus gros défauts des premiers (défauts qui

et le dur désir de durer

s'articulent ici avec la *théorie*), ils ont acquis un discours. Ils ont parcouru (baccalauréat oblige) les formalistes russes, les pionniers du nouveau roman, «l'écriture du corps» et les sémioticiens. Les «stars» montantes: Marie Bélisle, Michael Delisle, Hélène Dorion, Bernard Pozier, Élise Turcotte, Robert Yergeau...

La recherche formelle y est, forcément, plus élaborée. Toutes les tendances s'y confrontent et s'il fallait en faire une synthèse, on arriverait à un mélange hybride et en proportions variables de Fernand Ouellette, de Paul-Marie Lapointe et des concepts de la modernité (Réel, corps, texte, sens et New York). La poésie, bien qu'elle subisse une sorte de *déplacement*, demeure encore la forme privilégiée de ces expressions et reste fortement «sexuée».

Pour les femmes, il semble toujours difficile de s'extraire de l'intime (d'une certaine conception «utérine» de l'expérience). Jamais le rapport amoureux n'a été aussi décortiqué, autant donné en pâture au Réel. Bref le sexuel, en autant qu'il fasse *sens* (du moins le prétend-on) dans le texte, s'est substitué au «Cogito ergo sum» de Descartes. Il semble donc que l'écriture dite de femmes, avec toutes les connotations lassantes que la périphrase implique, continue de faire des ravages (même si on ne dit plus «mon amour» et «ma continent» à tour de bras).

Les hommes, comme par hasard ou par coïncidence, continuent d'investir des thématiques plus «impersonnelles»: poésie urbaine, voire «de banlieue», où les objets — par exemple les robinets qui coulent et les toilettes bouchées — acquièrent une vie propre, se substituant à toute autre métaphysique. On voit là une continuation, dans le poétique, de ce qui avait été amorcé avec brio, puis abandonné, dans le romanesque. Le Réel tient lieu de métaphore, mais sans élan, sans projet (ou du moins celui-ci se devine peu à la lecture).

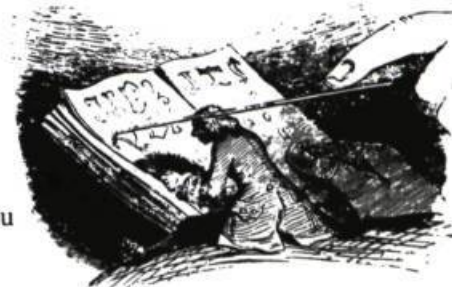
Une identité, mais laquelle

Il est frappant de voir que l'on fait ses classes en écriture par le biais du poétique. Et chez les jeunes

Québécois encore plus qu'ailleurs. Ce mode permettant d'emblée l'expression de l'intime, de «l'expérience intérieure» du sujet, de la quête forcenée du «tu» — cet Autre fantasmé —, on ne s'étonnera guère d'un tel constat. Et force est d'avouer que pour nombre de jeunes écrivains, la poésie c'est l'écriture donnée d'avance. Ici nul besoin, croit-on, de ce souffle qui fait si cruellement défaut dans une oeuvre qui s'amorce. La forme brève du poème s'accommode de toutes les contingences pour les jeunes écrivains pressés de publication. Et parce que l'on tente supposément d'y dire l'indicible, la poésie ne serait-elle pas cette voie de facilité entre toutes qui, sous couvert de savant hermétisme, commande l'indulgence pour tout ce qui ne fait souvent que balbutier?

À l'heure actuelle, l'écriture des jeunes Québécois, à quelques exceptions près, tourne court. On ne parvient malheureusement pas à se démarquer des influences des années 70: les Herbes rouges font encore école, ainsi que les poètes «rochers». Voulant faire actuel dans le propos, ces jeunes semblent oublier que cette «actualité» est maintenant archaïque. Il y a des failles dans un avenir dont le seul mot évoque de plus en plus le Néant. Mais l'écriture doit-elle n'être qu'un pâle reflet de la réalité? Sa fonction n'est-elle pas, comme tout art, une recherche éperdue, une tentative d'atteindre à la grandeur et à la dignité? Ne doit-elle pas chercher ce qui, de la métaphysique et de l'intelligence, nous échappe, pour le restituer, avec cohérence et rectitude, dans une connaissance plus approfondie du monde? De n'être qu'une transcription de l'évidence, cette écriture ne pourra s'inscrire que comme échec. Et ce qui la guette, ce n'est pas tant le ghetto dont les jeunes se plaisent à dire qu'ils en font partie, mais celui de la médiocrité et de la défaite. Ce qui, il va sans dire, attire peu de lecteurs. ■

J.J. Granville



Francine Bordeleau